

Le cinéma porno français des années 1970 Éloge (nuancé) d'une pornographie perdue

Jean-Marie Lanlo

Numéro 298, septembre 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79147ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lanlo, J.-M. (2015). Le cinéma porno français des années 1970 : éloge (nuancé) d'une pornographie perdue. *Séquences : la revue de cinéma*, (298), 40-42.



Le sexe qui parle

Éloge nuancé d'une pornographie perdue

Deux remarques reviennent régulièrement lorsqu'on entend parler du cinéma pornographique. Ceux qui ne le connaissent pas ont tendance à dire que tous les films se ressemblent. Ceux qui le connaissent disent souvent, pour leur part, que c'était mieux avant. Afin de démêler le vrai du faux, nous avons eu envie de nous pencher sur le cinéma pornographique français des années 1970, que nous relaterons jusqu'en 1982, alors que l'émergence du sida et l'explosion du marché vidéo viennent mettre fin à cet âge d'or de la pornographie française.

JEAN-MARIE LANLO

Dans les années 1970, après des débuts timides, le sexe se fait de plus en plus présent dans la cinématographie d'une France tournant définitivement la page du conservatisme gaullien. Ainsi, l'année 1975 restera comme celle de la généralisation du *hardcore* français.

Malheureusement, la naissance d'un classement X à la fin de cette année aura principalement pour effet d'accroître les contraintes financières des films à caractère pornographique et d'en limiter la diffusion à un circuit spécialisé. Les conséquences furent implacables : baisse des budgets et baisse globale de la qualité. Cependant, nous considérons que l'âge d'or a en partie survécu à cette ghettoïsation¹. Pour cette raison, nous n'établirons pas de distinctions entre les périodes *pré* et *post* classement X, mais nous poserons un même regard sur des œuvres trop souvent considérées comme mineures et interchangeables.

Si le cinéma pornographique de cette période est passionnant pour les cinéphiles que nous sommes, c'est avant tout parce qu'il est souvent le fruit du travail de gens qui connaissent le cinéma. Certains films sont certes techniquement bâclés, mais

d'autres utilisent des techniciens qui passent régulièrement d'un tournage traditionnel à un tournage pornographique. Ils jouent un rôle déterminant dans la réussite de certaines œuvres et disposent parfois d'un CV impressionnant. Ainsi, Roger Fellous, un des grands directeurs photo du genre, a commencé sa carrière comme assistant-caméraman sur *Hôtel du Nord* de Marcel Carné, avant de devenir directeur photo pour de grands réalisateurs (dont Luis Buñuel pour *Le Journal d'une femme de chambre*). François About a, quant à lui, travaillé comme cadreur chez Philippe Garrel sur *La Cicatrice intérieure* avant de se spécialiser dans le cinéma X.

Les réalisateurs de l'époque sont aussi, bien souvent, des gens de cinéma. Nous ne citerons que les quatre qui deviendront à nos yeux les réalisateurs majeurs de cette période : Claude Bernard-Aubert, alias Burd Tranbaree (réalisateur de *L'Affaire Dominici* avec Jean Gabin, 1973), Gérard Kikoïne (ancien monteur, il a notamment travaillé aux côtés d'Abel Gance sur le montage d'une nouvelle version de *Napoléon* plus conforme aux attentes du réalisateur), Francis Leroi (qui fut notamment l'assistant de Claude Chabrol sur

*Bourgeoise... et pute!*

Landru) ou encore Claude Mulot, alias Frédéric Lansac (réalisateur de **La Rose écorchée**, 1969, un des rares films d'épouvante français de qualité). Certes, venir du milieu du cinéma n'est pas un gage de talent (**Dora... la frénésie du plaisir** de Willy Rozier en est un bel exemple), mais c'est au moins un gage minimum de compétence technique.

Pour ces amoureux du 7^e art, le cinéma pornographique pouvait être l'occasion de laisser libre cours à leur désir de provocation morale, tout en épanchant leur soif de faire du «vrai» cinéma avec des techniciens chevronnés. Ainsi, même au début des années 1980, alors qu'on dit le genre moribond, Gérard Kikoïne prend des risques en faisant preuve d'une grande maîtrise de l'usage du grand angle dans **Bourgeoise... et pute!**

Quelques années auparavant, certains prirent encore plus de risques visuels, tout en jouant avec les attentes des spectateurs. Une des scènes les plus improbables de l'époque provient de **Mes nuits avec... Alice, Pénélope, Arnold, Maude et Richard** (un film de Claude Mulot, alias Frédéric Lansac, réalisé par Didier Philippe-Gérard, alias Michel Barny), sorte de remake de **La Grande Bouffe**, dans lequel le sexe prend la place de la nourriture. Dans une scène magnifique, mais particulièrement morbide, une femme, décidée à se donner la mort par le sexe, provoque quatre éboueurs. Ils viennent vers elle, l'entourent, sexes fièrement érigés comme des armes redoutables, se masturbent et la mettent littéralement à mort sous un flot de sperme. La caméra subjective, pour l'occasion particulièrement immersive, se retrouve aux milieux d'hommes déchaînés. Le plaisir attendu dans ce genre de film laisse place au malaise, puis au drame de la mort de son héroïne, pour finir sur un plan superbe (mais glaçant) d'un visage cadavérique couvert de sperme. Bien évidemment, une telle scène superbement photographiée par Roger Fellous n'a pas pour objectif de susciter le plaisir. Elle est avant tout une vraie proposition de cinéma.

Au-delà des qualités techniques de certaines de ces productions, un des arguments souvent entendus pour vanter les mérites de ces films est la présence d'une histoire. Cela veut-il dire pour autant qu'une histoire (même mal écrite... ce qui est souvent le cas, avouons-le) suffit à engendrer un bon film? Bien évidemment que non! Elle n'est souvent qu'un prétexte pour provoquer la morale et pour vanter les mérites du libertinage. Elle permet cependant parfois à une certaine complicité de s'installer au sein d'un couple de fiction uni par le même amour du plaisir. Dans ce cas, plus que l'écriture, c'est bien souvent l'interprétation qui joue un rôle essentiel. Non seulement les acteurs finissent par se connaître, une complicité entre certains devient vite perceptible, mais – surtout – elle apporte une touche de réel qui donne à la plupart de ces films un ton très particulier. Femmes et hommes ressemblent en effet à des anonymes que nous pourrions croiser sur la rue. Certes, les grandes stars féminines – comme Brigitte Lahaie ou Marilyn Jess – sont dotées de corps proches de la perfection, mais elles possèdent surtout un naturel qui les rend particulièrement accessibles. À leurs côtés, on croise un peu de tout: de la *madame* un peu boulotte, mais très coquine, à la femme d'âge mûr un peu bourgeoise, mais encore très séduisante, en passant par la jeune nymphette naïve (du moins en apparence)! La diversité des participants laisse même la place à de vieux messieurs comme Robert Le Ray qui prouve sa vigueur malgré ses 70 ans... soit bien après avoir commencé sa carrière au cinéma dans **Le jour se lève** de Marcel Carné.

Dans les années 1970, il n'y a donc pas de place pour les athlètes de haut niveau qui exécutent de périlleux exercices de haute voltige. Les pratiques sexuelles sont même plutôt sages, quotidiennes, accessibles... du moins physiquement! Par contre, les situations n'ont pas peur de heurter certaines sensibilités.

Dans les années 1970, il n'y a donc pas de place pour les athlètes de haut niveau qui exécutent de périlleux exercices de haute voltige. Les pratiques sexuelles sont même plutôt sages, quotidiennes, accessibles... du moins physiquement! Par contre, les situations n'ont pas peur de heurter certaines sensibilités. Il n'est ainsi pas inimaginable, à l'occasion d'une partouze, de voir un homme s'intéresser de très près à un autre. Cela peut être un (heureux) accident de tournage, comme celui de **Change pas de main** (anecdote relatée dans le très instructif **Les Pornocrates** de Jean-François Davy), ou une volonté clairement affichée par le metteur en scène. Ainsi, dans **Cailles sur canapé**, film pourtant hétérosexuel, Serge Korber, alias John Thomas, (également connu pour avoir réalisé des comédies avec Louis de Funès) nous gratifie d'une scène de triolisme purement masculine qui montre bien l'importance pour les réalisateurs de l'époque de mettre de l'avant le désir, la liberté sexuelle et la transgression d'une morale encore un peu rigide.

Cette soif de libération sexuelle et de pieds-de-nez à l'ordre établi est d'ailleurs une des principales forces de ces films. C'est également l'occasion de mettre en scène le sexe de manière

décomplexée, de façon insouciant et sans tabous. Cependant, la médaille possède un revers : cette envie nouvelle de transgresser les limites peut conduire certains films vers des zones dangereuses.

Quelques réalisateurs parviennent, il est vrai, à faire voyager le spectateur « dans un pays imaginaire, celui des fantasmes érotiques »². Dans le meilleur des cas, ce monde de fantasmes prend des allures de provocation un peu potache. Ainsi, dans l'excellent **Dodo, petites filles au bordel** de Francis Leroi, la jeune héroïne de 16 ans (interprétée par une actrice bien évidemment plus âgée) est initiée aux joies du sexe par sa mère, prostituée, qui prend toutefois garde de préserver la virginité de sa douce enfant... celle-ci étant destinée à être jouée aux cartes par les clients de l'établissement où elle exerce sa profession ! Si la proposition scénaristique peut sembler choquante, le cinéaste en tire un film qui relève avant tout du fantasme libertaire, mis en œuvre avec un humour et un second degré particulièrement irrésistibles.



Certaines propositions très indécentes peuvent également être encore plus troublantes. Dans **Couples voyeurs et fesseurs** (toujours réalisé par Leroi), le réalisateur va jusqu'à questionner les perversions du spectateur / voyeur en lui renvoyant sa propre image (un couple est témoin des sévices corporels et sexuels infligés par ses voisins d'en face à une jeune femme qui est probablement leur fille. Au lieu d'empêcher la chose, les voyeurs filment et se masturbent en regardant les scènes sur leur écran de télévision). Malheureusement, à force de repousser les limites, certains se fourvoient et transforment parfois avec maladresse la soif de liberté et de provocation vers des excès plus difficilement acceptables (les thèmes du viol et de l'inceste, particulièrement complexes, mériteraient à eux seuls un article complet). Le cinéma pornographique est donc lui aussi rattrapé par une évidence : on peut tout dire, mais pas n'importe comment... encore faut-il que le fantasme soit plus libérateur qu'incitateur ! Certains y parviennent. Malheureusement, pas tout le temps. Et encore, même s'il est libérateur pour certains spectateurs, ne peut-il pas être perçu différemment par les autres ?

Quelles que soient les interprétations possibles, ces fantasmes sont généralement destinés à un public masculin. Contrairement à ce que l'on entend parfois, la femme n'était pas particulièrement mieux traitée à l'époque que maintenant... du moins au niveau diégétique. Sans même parler des cas extrêmes, la fonction de la femme est en effet souvent limitée (femme au foyer, très jeune femme ou secrétaire) et son rôle est avant tout de donner du plaisir à l'homme !

Bien évidemment, le ton très léger, et plus ou moins provocant, que l'on retrouve dans la plupart de ces films est une manière d'affirmer que tout cela n'est qu'un jeu, mais la réalité est bien là : le genre est avant tout destiné à l'homme.

Cependant, certains, à l'image de Claude Mulot, essaient de voir la femme comme autre chose qu'un simple fantasme. Ainsi, dans **Belles d'un soir**, il met en scène des amies qui cherchent à se libérer de l'emprise de leurs conjoints aux instincts très basiques. Malheureusement, en raison de la difficulté pour elles de trouver un emploi, elles se voient contraintes de retourner auprès de ceux qu'elles voulaient quitter et de se prostituer pour eux ! Le constat est terrible : en ces années 1970, la femme qui refuse de se soumettre à l'homme peine à se faire une place dans la société ! Les films dans lesquels les femmes tiennent les rênes sont rares... Et **Chaudes Adolescentes** (remarquable film de Gérard Kikoïne, qui commence en comédie débridée pour finir en drame familial) fait presque figure d'exception.

Comme nous avons pu le constater à l'occasion de ce trop bref parcours du cinéma pornographique français des années 1970, celui-ci ne mérite pas le mépris trop souvent inspiré par sa méconnaissance. Il ne faut pas pour autant l'idéaliser de manière trop aveugle ! En effet, tout n'y était pas rose (et nous n'avons même pas parlé de José Bénazéraf qui n'avait pas la réputation d'être tendre avec ses actrices). Cependant, il y avait (dans le meilleur des cas) à la fois une soif de liberté contagieuse et un véritable amour du cinéma... mais aussi de vrais talents. Ils ont permis au genre d'aller au-delà de la simple reproduction d'actes sexuels, en prenant des risques, en titillant certaines limites (et en les dépassant parfois), en poussant tour à tour le spectateur à accepter ses fantasmes ou, au contraire, à s'interroger à leur sujet, sur la société ou sur son rôle de voyeur. Avant tout, c'est également cette somme de talents qui a permis d'obtenir des films très différents les uns des autres et abordant des genres aussi variés que la comédie (majoritaire, il est vrai) ou le drame, en passant par le documentaire. Ainsi, si de nombreux films pornographiques français de l'époque peuvent être vus avec mépris, d'autres méritent amplement d'être redécouverts.

Pour le cinéma pornographique comme pour le *tradi*, il convient simplement de faire les bons choix !

¹ Pour certains, l'âge d'or prend fin dès 1975 avec l'instauration de la loi X... Pour d'autres, il perdure jusqu'à la prise de pouvoir par la vidéo. Nous avons choisi notre camp.

² Mise en garde extraite de **La Pension des fesses nues** (Francis Leroi, alias Jim Clack).

9 FILMS REPRÉSENTATIFS DE LA DIVERSITÉ DE LA PRODUCTION FRANÇAISE DE L'ÉPOQUE

- **1975: *Change pas de main*** (Paul Vecchiali)
- **1975: *Le Sexe qui parle*** (Claude Mulot)
- **1976: *La Fessée ou les Mémoires de Monsieur Léon maître-fesseur*** (Claude Bernard-Aubert)
- **1976: *Les Pornocrates*** (Jean-François Davy)
- **1977: *Cathy, fille soumise*** (Robert Renzulli)
- **1978: *Je suis à prendre*** (Francis Leroi)
- **1980: *Dodo, petites filles au bordel*** (Francis Leroi)
- **1981: *Chaudes Adolescentes*** (Gérard Kikoïne)
- **1982: *Bourgeoise... et pute!*** (Gérard Kikoïne)